

LUTTES REVENDICATIVES ET SURGISSEMENTS DE LA CLASSE-POUR-SOI

Ce texte de tendance s'inscrit dans la perspective ouverte par les articles "Où va la lutte de classe en France ?" (n°4), "Lip : combativité et mystification" (n°5), "Situation actuelle, perspectives et activité des révolutionnaires" (n°7) et "Leçons de la lutte des ouvriers anglais" (n°8). Il a été rédigé avant que nous prenions connaissance de l'article du camarade Victor, auquel une réponse sera faite ultérieurement.

Précisons tout de suite les points suivants :

1) Nous employons les expressions de "classe-pour-soi" et de "classe-pour-le-capital" non parce que ça ferait bien, mais parce que nous n'avons pas trouvé, pour l'instant, de meilleures expressions pour nous exprimer. Voici dans quel sens nous les utilisons :

La classe-pour-le-capital est la classe telle qu'elle est constituée par le rapport capitaliste. Concrètement, ce sont des hommes qui sont matériellement unifiés dans la production sociale, dans le travail associé, mais qui sont socialement divisés par leur rapport au capital (travail salarié). Leur unité sociale leur est extérieure, ils la retrouvent dans une puissance étrangère : le capital. Ils ne constituent pas une classe pour eux-mêmes, mais c'est à travers le rapport capitaliste, pour le capital, qu'ils sont une classe. Ils sont effectivement unis par le fait très simple que le rapport salarial les contraint à pointer tous les jours à l'usine, à faire la queue

au bureau de chômage ou à s'embrigader dans un syndicat. Mais cette unité pour le capital produit précisément leur division pour eux-mêmes (division du travail, parcellisation des tâches, fragmentation par usine, par corporations, hiérarchie, division en productifs/improductifs, travailleurs/chômeurs, concurrence entre les ouvriers, etc.). La contradiction qui est le moteur du mouvement de maturation de la classe pour le capital est celle qui oppose leur être matériel unifié au rapport social qui le divise : rapport salarié. Pour se défendre comme ensemble d'hommes confrontés à des besoins matériels, ils se heurtent d'emblée au rapport salarié et doivent donc commencer concrètement à détruire ce rapport, c'est-à-dire à remettre concrètement en cause leur être-pour-le-capital.

La classe-pour-soi est à la fois la même classe et une classe différente. Elle est la même parce que son unité sociale repose sur les mêmes caractéristiques matérielles que celles caractérisant la classe-pour-le-capital (bien qu'elle commence à les bouleverser en réorganisant la production). Mais cette unité matérielle n'est plus une unité sociale pour le capital, elle l'est pour elle-même, pour ses besoins propres. Elle n'est plus classe du point de vue du capital, mais par sa propre action contre lui, qui est un mouvement de destruction du salariat par l'association des travailleurs. Cette action est un processus qui va de l'unification révolutionnaire

des catégories du travail salarié (surgissements) à l'accomplissement de premières tâches rudimentaires du communisme inférieur et, après la victoire militaire à l'échelle mondiale, jusqu'à la communisation complète de la société, qui est la réalisation ultime de la classe-pour-soi et sa dissolution finale : la communauté humaine.

La classe-pour-le-capital, c'est les prolétaires soumis concrètement au rapport salarial, luttant et organisés comme travail salarié ; la classe-pour-soi, c'est les prolétaires refusant concrètement le rapport salarial, luttant et s'organisant de façon unie comme travail collectif et mouvement de communisation, donc tendant à englober dans leur classe toute l'humanité.

2) Ce que nous cherchons à cerner, ce ne sont pas des catégories fixes, mais des processus. Il va de soi que ce que nous dégageons sont des approximations théoriques. Dans la réalité, il y a effectivement des enchevêtrements, des retours en arrière et, par exemple, la classe-pour-soi ne se présente jamais de façon pure. De même que la négation du prolétariat, l'affirmation de la classe-pour-soi est, surtout au départ, une tendance qui se présente de façon confuse, balbutiante, non explicitée clairement. Cependant, ce n'est qu'à partir d'une compréhension de la rupture qu'on peut comprendre le mouvement et ses moments.

3) Pour la énième fois et une fois pour toutes, nous ne sommes pas "pour" ou "contre" les luttes revendicatives. C'est un faux problème. Les luttes revendicatives existent et sont nécessaires. Nous l'avons assez rabâché pour ne plus avoir à le répéter. Mais notre tâche est de comprendre et d'exprimer qu'elle doit les dépasser en les niant et en détruisant l'organisation qui y correspondait (les syndicats). Il n'y a pas, comme le croient les trotskystes, de "dynamique des luttes". Les luttes ne se transforment pas ; les luttes ne font rien du tout, ce sont les hommes qui sont obligés de lutter de façon différente, c'est-à-dire pratiquement de se transformer. Nous ne "condamnons" ni ne "dédaignons" rien ni personne. Nous sommes partie d'une classe qui essaie de comprendre les conditions de sa pratique. De même que nous n'"appelons" pas à voter, ou à ne pas se syndiquer, ou

à ne pas vendre sa force de travail, nous n'"appelons" pas à refuser les luttes revendicatives. Nous tentons seulement d'exprimer l'expérience historique et quotidienne de leur échec, la nécessité de leur dépassement, ce qui nous amène à affirmer la nécessité de détruire les syndicats, etc.

4) Nous avons définitivement abandonné les termes de luttes "économiques" et "politiques" qui ne font qu'embrouiller les choses et étaient la première forme confuse à travers laquelle nous avons tenté de saisir le processus.

L'IMPASSE DES LUTTES REVENDICATIVES

A l'époque de la décadence, le prolétariat ne peut plus s'unifier et s'affirmer en tant que catégorie économique pour le capital, travail salarié. Tant que les travailleurs luttent, se conçoivent et s'organisent dans le but d'aménager les conditions de la vente de la force de travail, ils se heurtent inexorablement aux limites inhérentes au rapport capitaliste (corporatisme, sectionnalisme, nationalisme, concurrence). Le problème-clé, la division de l'être de la classe, n'est pas un problème de plus ou moins d'ouvriers en lutte. Une lutte de huit millions de prolétaires peut être parfaitement fragmentée et n'exprimer que l'atomisation du travail salarié (Mai 68 après quelques jours), alors qu'une lutte limitée géographiquement, à un quartier par exemple, et à quelques milliers de travailleurs, peut parfois être qualifiée de surgissement de la classe-pour-soi (certaines insurrections en Espagne, et Gdansk,...). Se contenter de critiquer le sectionnalisme sans faire la critique de la lutte revendicative, c'est faire la critique d'une forme de lutte sans essayer de voir au-delà que c'est le sujet lui-même (le travail salarié) qui reproduit la division et la concurrence comme quelque chose qui est propre à sa nature et qui donc engendre cette forme. Le travail salarié, les ouvriers salariés se présenteront toujours, tant qu'ils n'auront pas enclenché un processus de négation de cet état, comme enfermés dans l'usine, la branche, le particularisme régional ou national, la hiérarchie, la divi-

sion entre ceux qui ont du travail et ceux qui n'en ont pas, entre les cols bleus et blancs, etc. La division de la classe n'est pas quelque chose qu'elle pourrait surmonter sans s'engager dans un processus de transformation d'elle-même. L'unification du travail salarié est une utopie réformiste. Vouloir que les travailleurs se posent comme échangeistes d'une marchandise (la force de travail) tout en supprimant la concurrence, le protectionnisme et le particularisme dans leurs rapports est tout aussi impossible que l'unification du capital. Reprendre le slogan syndicalo-gauchiste de l'"unité des luttes revendicatives", c'est sombrer dans l'illusion qu'on pourrait unifier ce qui est par nature divisé.

il faut poser la question : si les ouvriers pouvaient s'unifier sur le terrain revendicatif, celui des luttes salariales, pourquoi ne pourrait-il pas y avoir des syndicats ? Si les syndicats, même créés par les travailleurs eux-mêmes, deviennent des instruments du capital, n'est-ce pas justement parce que le travail salarié est, à notre époque, complètement atomisé et que le rapport salarial ne peut plus être aménagé, négocié et encadré que par le capital lui-même et lui seul ? En ce sens, les syndicats sont des organes à travers lesquels le capital tente d'organiser le travail salarié. Les ouvriers ne s'organisent pas à travers eux ; c'est impossible, puisque le travail salarié ne peut plus s'unifier et s'organiser. Par contre, c'est vrai que les syndicats "organisent", encadrent la force de travail dans le rapport salarial. Si la classe est contre les syndicats, c'est parce qu'elle se heurte à son embrigadement en travail salarié. Mais les ouvriers ne se battent pas "contre les syndicats", ils les détruiront au passage, en s'affirmant contre le rapport salarial. Tant qu'ils restent ouvriers salariés, ils resteront, dans l'ensemble, "organisés" (c'est-à-dire atomisés, réprimés, étouffés) par les syndicats.

Cela est prouvé par les luttes ouvrières des dernières années. Dès que le processus d'unification de la classe-pour-soi s'épuise et que les ouvriers se replient, faute de pouvoir aller au-delà, sur des revendications, le syndicat, ancien ou nouveau, réémerge comme direction de la lutte et, à partir de ce moment, à moins d'un évé-

nement nouveau (répression policière, provocation, etc., l'unification qu'aurait pu provoquer le 14 août 1973 à Besançon, par exemple) qui crée les conditions d'un ressurgissement du processus, c'est le déclin, plus ou moins chaotique mais inexorable. Dès que la lutte est posée comme moyen de pression des ouvriers pour aménager leur condition de travailleurs salariés, une place est offerte à un organe qui "négocie" la défaite et "organise", par la violence "démocratique" ou physique, le retour des prolétaires à leur division antérieure. A propos de la grève de Renault en 1947, "Internationisme", dans son numéro du 15 mai, exprimait on ne peut plus clairement l'impasse des grèves revendicatives :

"La grève de Renault démontre une fois de plus l'impossibilité d'asseoir désormais les luttes du prolétariat sur une base économique. Les staliniens peuvent reprendre en main d'autant plus facilement le mouvement qu'il se confine dans les revendications économiques. C'est là une voie d'impasse uniquement favorable à la bourgeoisie qui, au travers des tractations et des marchandages, parvient à fourvoyer le mouvement. C'est sur ce terrain que le syndicat a ses racines solidement accrochées et sur lequel il est irremplaçable." (Souligné par nous.)

Et un peu plus loin : "Toute action menée sans direction syndicale et dans le cadre syndical ne peut en définitive être qu'une lutte contre la classe ouvrière." (Souligné par nous.) (Voir note page 26)

Mai 68 est un autre exemple de ce processus. Dès que le mouvement d'unification, qui n'était essentiellement que l'affirmation embryonnaire, silencieuse mais indéniable, de la classe-pour-soi, s'est heurté aux limites de sa propre immaturité, on a vu simultanément : 1) le cloisonnement par les syndicats de la lutte sur le plan revendicatif ; 2) l'isolement des travailleurs dans leurs usines transformées en prisons ; 3) l'unité des premières heures, forgée de manière informelle à travers l'initiative des plus

avancés, voler en éclats : les ouvriers les moins combattifs sont restés chez eux et les plus combattifs se sont divisés en clans staliniens, cédétistes, gauchistes, pendant qu'une infime minorité allait aux universités. Plusieurs aspects s'entremêlent dans la façon dont le caractère revendicatif fragmente la lutte :

1. A partir du moment où il s'agit d'aménager les conditions du travail salarié, inconsciemment, mais parfois consciemment, les ouvriers tirent de leur expérience collective et individuelle un scepticisme extrêmement sain quant aux possibilités réelles d'améliorations.

2. "On n'obtiendra de toute façon pas grand-chose, donc autant ne pas s'attirer d'ennuis, ne pas risquer l'aventure et laisser le représentant patenté du travail salarié faire son boulot."

3. Si la question est d'obtenir quelques revendications, les travailleurs tendent à se concevoir selon ce que le capital fait d'eux, c'est-à-dire non comme membres d'une force de travail associée mondiale, mais comme OS2 de tel atelier, de telle usine, etc, ou comme chômeur français qui aurait du travail si les algériens n'étaient pas là, ou comme col blanc qui croit avoir échappé à l'enfer de la chaîne, etc. Par exemple, souvent ils pensent que leur force n'est pas dans une extension mais, au contraire, dans la position de force de tel ou tel groupe (voir le phénomène fréquent de catégories ou de branches qui n'acceptent pas de "noyer" leurs revendications dans les luttes d'ensemble, comme récemment dans la grève des banques où les services informatique ne comptaient que sur leurs positions strictement corporatistes, ou la métallurgie en juin 68 qui prolongea sa grève quinze jours de plus pour obtenir plus que les accords de Grenelle).

Nous pensons qu'il était nécessaire de préciser cela, qui n'était pas clair dans les articles que nous avons cités au début, ce qui leur donnait un tour parfois indéfini. Pour le reste, on peut renvoyer aux articles.

QU'EST-CE QUE L'UNIFICATION DE LA CLASSE-POUR-SOI ?

Il n'y a pas de définition statique et sociologique de la classe ouvrière. Le problème n'est d'ailleurs pas de "définir"

la classe ouvrière. Les classes ne sont pas définies, elles se définissent dans la lutte de classe. Au XIX^e siècle, parce qu'une lutte de classe pour l'aménagement du rapport salarial était possible et relativement unificatrice, Marx et Engels ont misé sur un développement de la conscience et de l'organisation communistes au sein du mouvement syndical, c'est-à-dire sur un développement continu de la classe révolutionnaire au sein du mouvement de la classe-pour-le-capital. Leur vision était : en se définissant comme classe salariée aux intérêts distincts, les ouvriers tendent en même temps* comme classe-pour-soi. Le passage de l'un à l'autre est continu. En se définissant comme classe au sein de la société bourgeoise, le prolétariat se prépare organisationnellement à la détruire. Cette vision détermine toute leur pratique : la classe peut se définir comme classe par rapport au capital. Au XX^e siècle, au cours de la décadence, c'est le capital et la contre-révolution qui l'ont définie comme classe-pour-le-capital, complètement incapable de s'affirmer et de s'unifier comme travail salarié, ce qui exige d'elle qu'elle renverse brutalement ce rapport et se redéfinisse comme classe-pour-soi. La classe, au sens historique global du terme, est un mouvement de la classe pour-le-capital (travail salarié) à la classe-pour soi, qui s'affirme et se nie en même temps. Cela Marx le disait déjà; ce qui change à notre époque, c'est la forme que devra revêtir ce processus.

Dans la société capitaliste, la classe ouvrière se présente à la fois comme du travail salarié, un simple moment du rapport capitaliste (capital variable) et comme un ensemble d'hommes travaillant dans des rapports matériels donnés (travail associé, production de masse, rapports universels, etc.). Lorsque la contradiction entre les rapports sociaux capitalistes et ces rapports matériels éclate, les hommes qui vivent cette contradiction au coeur du système (les prolétaires) sont contraints, par l'échec répété des tentatives de se défendre comme catégorie du capital, de s'affirmer comme négation du travail salarié, comme un ensemble d'hommes qui se définissent non par le fait qu'ils vendent leur force de travail, mais par leur position matérielle. Tous ceux qui, parce qu'ils vendaient leur force de travail sous la domination d'une puissance sociale et mondi-

vre, en général, ce qui était le coeur de la classe-pour-le-capital (travailleurs productifs concentrés dans la grande industrie moderne). C'est en effet là que le capital a accumulé une masse de capital constant gigantesque et des masses de travailleurs salariés, c'est-à-dire du point de vue communiste, c'est-à-dire de la valeur d'usage, les forces productives et l'association du travail, qui permettent l'amorce d'un processus de communisation immédiate de la production et de la consommation, qui tend à révolutionner, à son tour, les forces productives et cette association en produisant autre chose que la merde actuelle et d'une autre façon. Continuité, mais aussi rupture, parce que le rapport salarial qui enserrait la classe-pour-le-capital dans la logique de ce dernier, est brisé. Désormais, on a la plus grande contradiction qui puisse s'imaginer: une classe ouvrière qui n'est plus une classe définie par son rapport au capital et qui, dans ce sens, commence à se nier comme classe salariée en même temps qu'elle devient une classe pour elle-même; une classe qui s'affirme comme distincte du reste de la société et qui, pourtant, par le fait même qu'elle se définit comme un mouvement mondial, universel de socialisation, tend à englober toute l'humanité; une classe qui dit: "est prolétaire qui-conque est prêt à travailler de façon associée et donc à consommer de façon socialisée", c'est-à-dire une classe qui, au même moment, se limite et s'ouvre. C'est pourquoi on peut dire que la classe-pour-soi n'est pas seulement la destruction de la classe-pour-le-capital, mais également un mouvement simultané d'affirmation et de négation de soi. La classe-pour-le-capital était un mouvement sans cesse reproduit de prolétaires salariés. Désormais la tendance est renversée. La classe-pour-soi est un mouvement de création élargie de membres de la classe-pour-soi, de travailleurs associés et communistes (intégration des autres classes).

On nous dira: "Tout cela n'est vrai qu'après l'insurrection." Il faudrait plutôt dire que ce mouvement ne prend son essor complet et libre qu'après l'insurrection mondiale, car s'il est vrai que c'est seulement après avoir violemment détruit l'Etat qu'il l'empêche de s'étendre et de prendre racine qu'il peut transformer matériel-

lement les forces productives, le travail, universaliser les rapports communistes en incorporant à lui les secteurs précapitalistes-- il n'en reste pas moins que ce qui détruit l'Etat, c'est CE mouvement vers le communisme et non le travail salarié. La vision classique était que le prolétariat resterait classe-pour-le-capital et s'organiserait de façon purement politique pour l'insurrection. En fait, pour avoir une politique révolutionnaire, il faut déjà qu'il soit un mouvement social révolutionnaire une pratique consciente de transformation des rapports sociaux, qui tente de s'effectuer, un mouvement communiste.

La meilleure preuve que la classe-pour-soi est processus de négation du travail salarié dès qu'elle surgit sur la scène, c'est sa façon même de lutter qui dissout toute l'organisation de la classe-pour-le-capital. Il faut, en surgissant, faire voler en éclats toute l'organisation antérieure. Pour étendre la lutte, même si les ouvriers manuels d'industrie restent le moteur de l'action, le noyau autour duquel se condensent les autres éléments de la classe-pour-soi (employés, chômeurs, ménagères, etc.), il faut "oublier" qui est ouvrier manuel ou intellectuel, productif ou non, syndiqué ou non, étranger ou non. Par exemple, la lutte militaire part des centres ouvriers mais englobe, en les fondant dans la classe-pour-soi, les chômeurs, les couches prolétarisées marginales (tous les sans-réserves). Il y a bien un noyau matériellement déterminé, une avant-garde pratique de la classe-pour-soi (ouvriers des grandes entreprises), mais ce noyau, en sortant du rapport capitaliste, tend, d'emblée, à précipiter "l'imminence du passage des classes moyennes au prolétariat" (Marx) en processus effectif. Concrètement, cela veut dire que le prolétariat ne demandera pas aux participants de la révolution s'ils ont un prix de leur force de travail à défendre ou des mains calleuses, mais s'ils sont prêts à participer à la lutte avec tout ce que cela implique: organisation militaire, participation à la production (d'armes, de nourriture) de façon communiste, participation à la distribution communautaire des valeurs d'usage. C'est ainsi que, dans la guerre civile mondiale, le prolétariat puise sa force de sa situation matérielle et de sa capacité à y attirer tous les éléments potentiels de la classe-pour-

soi. Les usines restent le point de départ de l'action, mais ils sont les centres d'où s'effectue la destruction des usines comme entités juridiques séparées.

Le "danger" de "dissolution" du prolétariat dans la population non prolétarienne n'existe pas. Le vrai danger, c'est que le prolétariat n'arrive pas à se hisser à la classe-pour-soi, ce qui le contraindrait à passer des "alliances", des "fronts" avec les couches petites-bourgeoises, au lieu de commencer, à travers des tâches militaires et sociales, à les assimiler aux rapports communistes. Cette dissolution-là ne serait que la dissolution dans les rapports marchands, la régression à l'état de classe-pour-le-capital, c'est-à-dire l'emprisonnement du prolétariat, travail salarié, dans la "population" de la société capitaliste. Le prolétariat ne peut s'affirmer qu'en commençant à se nier, c'est-à-dire à dissoudre dans les rapports communistes les couches semi-prolétariennes. Il n'a que l'alternative suivante: commencer à se dissoudre comme travail salarié ou être dissous comme classe révolutionnaire par le capital dans l'atomisation du travail salarié!

Cependant, à ce stade, le mouvement n'est qu'une tendance inachevée, incomplète qui ne peut se réaliser complètement. Très vite, l'unification de la classe-pour-soi entre en contradiction avec l'Etat, personnification du capital. C'est donc bien le mouvement social communiste qui ressent les superstructures capitalistes comme une entrave à son libre développement. Par exemple: on a distribué la nourriture des supermarchés, on a occupé les logements, on a commencé à produire pour la classe-pour-soi elle-même les biens de première nécessité, on a mis en place un rudiment de distribution gratuite (transports, gaz, électricité, etc), mais ce processus fragile, mal coordonné, confus ne peut se généraliser aux autres secteurs, prendre véritablement son essor, s'unifier définitivement, sans se concentrer sur le terrain politique et ramasser toutes ses forces pour les diriger contre l'Etat capitaliste. C'est pourquoi le parti devra, au cours de la période révolutionnaire, indiquer à la fois la perspective d'une extension maximale des rapports communistes et celle d'une préparation à la guerre civile, en

liant indissolublement les deux aspects, car c'est de sa position matérielle que dépend la capacité militaire du prolétariat.

Derrière la vision de type social-démocrate classique: le travail salarié s'organise politiquement pour prendre le pouvoir puis, après l'"insurrection", commence à se nier, il n'y a pas seulement une conception purement "politique" du processus révolutionnaire et une incompréhension de la nature sociale de la révolution (dont la politique est un moment), il y a aussi une conception purement nationale de la révolution. Dès qu'on considère la révolution mondiale comme une guerre civile sociale et militaire, la séparation rigide et abstraite qu'on effectue "avant" et "après" l'"insurrection" s'évanouit. Le prolétariat impose sa dictature dans un ou plusieurs pays, une ou plusieurs régions, se trouve confronté à l'organisation de la production, de la répartition, de la guerre, qu'il doit effectuer de façon communiste, lesquels rapports communistes embryonnaires étouffent dans le cadre local et sont en butte à la contre-révolution, ce qui mène à la nécessité de l'extension militaire de la révolution, laquelle permet le développement du mouvement communiste, etc. Ainsi l'internationalisme n'est pas une idée, un idéal, pour le prolétariat, il est un besoin qui découle de la nature même de son mouvement social. Le "danger" n'est pas que la révolution devienne sociale! Il est qu'elle ne devienne pas assez sociale pour acquérir une force militaire invincible fondée sur l'unité matérielle de la classe-pour-soi, débarassée de la fragmentation marchande. Au lieu de faire de l'ironie sur nos termes "philosophiques", que les camarades "concrets" nous expliquent comment l'organisation politique du travail salarié pourrait mener à bien une guerre civile mondiale. Une fois la guerre civile finie à l'échelle mondiale, alors débarassé des tâches militaires, le mouvement social trouve sa piste d'élan propre, son terrain de plein épanouissement: la planète et l'humanité.

LE PASSAGE DES LUTTES REVENDICATIVES DE LA CLASSE-POUR-LE-CAPITAL AUX SURGISSEMENTS REVOLUTIONNAIRES DE LA CLASSE-POUR-SOI

Définir la classe ouvrière seule-

ment comme le mouvement de la classe-pour-soi sans montrer le processus qui forge la possibilité du surgissement de ce mouvement serait transformer le prolétariat en une idée. Nous avons essayé de montrer, dans l'article sur la Grande-Bretagne (RI n°8), quelle était la nature de ce processus: les ouvriers tentent de se défendre comme classe-pour-le-capital et devant l'échec des luttes salariales sont contraints de surgir comme classe-pour-soi. Puisqu'on a préféré nous chercher des poux dans la tête et caricaturer notre position en s'appuyant sur des formulations floues et maladroitement au lieu de chercher à comprendre le problème que nous posions, voici quelques précisions.

A.- Le processus de maturation de la conscience à travers l'échec des luttes revendicatives n'est pas purement subjectif. Il est alimenté par le développement de la crise et par la nécessité matérielle de lutter autrement qui s'accumulent. Bien que cette maturation puisse sécréter des petits groupes d'ouvriers radicaux, annonciateurs des surgissements futurs, elle est essentiellement silencieuse et inconsciente ou préconsciente. Le processus n'est pas, comme on a voulu complaisamment nous le faire dire: les ouvriers se rendent compte explicitement qu'ils ne peuvent plus lutter sur le terrain salarial et décident de surgir. Il est: l'accumulation des défaites contraint, à travers un enchevêtrement inextricable de dégradation matérielle et sociale, de besoins exacerbés et insatisfaits et de conscience diffuse et latente, le prolétariat à utiliser le seul moyen qui lui reste pour satisfaire ses besoins: l'affirmation de la classe-pour-soi. Cette affirmation se présente au début sous la forme de feux de paille brefs, mais tendra de plus en plus à dévoiler son contenu communiste. Dans la classe-pour-le-capital, la conscience du processus de maturation est encore embryonnaire, non développée, fragmentaire, partielle, et trouve son expression la plus avancée, et donc la plus explicite à ce moment, dans les fractions communistes, et son expression implicite, atomisée et plus hétérogène dans la désertion des syndicats, les grèves sauvages, la méfiance à l'égard du capital, le cynisme envers le patriotisme, etc.

B.- Quand nous disons que la classe s'unifie en dehors du terrain revendica-

tif, nous ne décrivons pas une forme précise de lutte, mais nous explicitons l'essence du processus. Un surgissement peut apparaître à partir de n'importe quoi: 2 centimes, 20 centimes, une répression policière, un accident du travail, une décision du gouvernement, un événement politique, le meurtre d'un ouvrier ou, comme cela arrive très souvent, rien du tout: une rumeur, un chef qui insulte un ouvrier, et même un mot d'ordre syndical. Ce qui caractérise le mouvement de la classe-pour-soi, ce n'est pas ce qui le déclenche, mais que ce qui le déclenche est secondaire, fortuit-- un véritable prétexte. Ce qui est frappant, c'est que même lorsqu'il subsiste une revendication, celle-ci passe à l'arrière-plan, et que l'énergie, l'"irréalisme", l'extension, les moyens mis en oeuvre n'ont aucune commune mesure avec la revendication. Ces surgissements sont inéquivoques et il faut être un bonze syndical ou un nostalgique du passé pour ne pas déceler leurs traits caractéristiques: ou bien il n'y a pas de revendication ou bien tout le monde se fout des "revendications"; ce n'est pas que les besoins matériels ne s'expriment pas, au contraire, la révolte sociale, générale, exprime la seule véritable nécessité matérielle que peut ressentir la classe en tant que classe face à la dégradation de toute la vie sociale, c'est-à-dire la transformation des rapports sociaux. Et la classe tente de répondre à ses besoins matériels de la seule façon possible à notre époque, en étendant la lutte, en dépassant la fragmentation de la classe-pour-le-capital, en "oubliant" le rapport salarié et en s'affirmant de manière révolutionnaire, c'est-à-dire: communiste.

C. - Pour ceux qui lisent de travers, rappelons qu'il a déjà été indiqué ("Perspectives...", n° 7) qu'il ne faut pas considérer qu'il y aura un seul surgissement, mais bien des cycles: luttes revendicatives / défaites de la classe-pour-le-capital / exaspération-apathie / surgissements de la classe révolutionnaire / nouvelles tentatives de se défendre comme travail salarié / etc. Nous n'avons formulé aucun pronostic sur la forme précise, le nombre et le rythme de ces cycles, car c'est impossible. Tout au plus pourrait-on avoir des hypothèses intuitives à ce sujet. Par contre, ce dont on ne nous fera pas départir, à moins de nous apporter des arguments sérieux, c'est de la discontinuité fondamentale, de la rupture entre classe-pour-le-ca-

-pital et classe-pour-soi, travail salarié et négation du travail salarié. Ce qui est commun, continu, qui fait le "pont" entre la fin d'un cycle de luttes revendicatives et le début du mouvement de la classe-pour-soi, ce qui, dans la négation, assure l'identité de la classe, c'est la position matérielle du noyau (grandes usines, etc.) de la classe-pour-le-capital et de la classe-pour-soi, qui est le même. C'est la continuité dans la négation.

D.- Le rôle des fractions qui se disent communistes au sein du prolétariat est d'indiquer la perspective de cette rupture en explicitant le processus de maturation silencieux au sein de la classe. Si les révolutionnaires ne le disent pas, qui le dira ? Ils n'ont pas l'illusion qu'ils pourraient avoir une influence très large tant que la classe elle-même n'a pas entamé un processus de dépassement des combats salariaux, mais ils font partie du mouvement de décantation, l'accélèrent dans la mesure de leurs moyens et, surtout, accomplissent sérieusement leur fonction spécifique, qui reste essentiellement d'indiquer et d'approfondir ce que le mouvement dans son ensemble sera contraint de faire. Même lorsque ce travail reste sur-

tout théorique, ils sont pratiquement, activement une partie intégrante du mouvement qui se déroule dans les cerveaux et la pratique de millions d'hommes. Ceux qui en douteraient exprimeraient simplement leur mauvaise conscience de ne pas faire ce travail. Quant à la question de savoir s'il faut intervenir plus ou moins, où, comment, est une question qu'il ne leur appartient pas de résoudre abstraitemment, mais que le mouvement leur impose. De même que le mouvement oblige tous les prolétaires à réfléchir à certains moments, à intervenir à d'autres, de même il impose aux révolutionnaires de doser leur activité "théorique" et "pratique" en fonction du moment de la lutte de classe. Là encore, les fractions communistes sont "coupées" de la classe lorsque celle-ci est coupée d'elle-même (division de la classe-pour-le-capital). Les "révolutionnaires" sont isolés des "ouvriers" parce que les ouvriers sont isolés les uns des autres. Les révolutionnaires sont contraints à un travail de réflexion, de maturation, d'intervention réduite, comme toutes les fractions de la classe. Ceux qui ne le comprennent pas sombrent dans l'activisme, le volontarisme et l'organisation artificielle.

COMMENT LE PROLETARIAT EST LA CLASSE REVOLUTIONNAIRE

Notes critiques au sujet de l'article "Leçons de la lutte des ouvriers anglais"
paru dans le numéro 8 de "Révolution Internationale"

les confusions sur le problème

"La classe ouvrière est la classe révolutionnaire de notre époque." Un siècle et demi après son énoncé par Marx, cette idée continue de provoquer des réactions analogues à celles que la découverte de Copernic au XV^e siècle (c'est la terre qui tourne autour du soleil et non l'inverse) devait produire parmi les contemporains du savant polonais.

En effet, dans la vision bourgeoise du monde, la classe ouvrière apparaît comme une simple catégorie économique, formée d'individus ignorants, manquant totalement d'ambitions générales, soucieux surtout d'assurer leur médiocre bien-être individuel (ou familial) et pour cela, divisés par la concurrence en une vaste somme d'atomes épars. Dans sa version "moderniste" et totalitaire, cette vision peut aller jusqu'à reconnaître dans le prolétariat une certaine capacité à s'unifier, du moins partiellement, pour exiger de ses maîtres quelques améliorations de sa condition d'esclave.

Mais que cette masse d'ignares soit capable de mettre en question l'esclavage lui-même, qu'elle soit une classe ayant une mission historique et pas la plus modeste : débarrasser définitivement l'humanité de sa dépendance totale à l'égard de l'économie, voilà une idée qui dépasse autant qu'elle

l'irrite l'idéologue bourgeois.

Pour celui-ci, les idées révolutionnaires prolétariennes ne peuvent être que des rêveries utopiques d'intellectuels, de transiges de la classe dominante, empêchés pour des raisons de divers ordres, de s'intégrer normalement dans la société, comme tout le monde. Quant aux surgissements révolutionnaires de la classe, phénomène rare mais indéniable, ils ne sont jamais pour la bourgeoisie et ses "penseurs" que le résultat de l'influence néfaste, extérieure au "monde du travail", de quelques agitateurs plus ou moins fanatiques, souvent "payés par l'étranger".

"La réalité est opaque", surtout pour les classes qui, ayant à justifier des privilèges injustifiables, ne peuvent l'analyser objectivement sans se dénoncer elles-mêmes. Mais dans une société de classes, "l'idéologie dominante est celle de la classe dominante", et la cécité de la bourgeoisie ne peut pas ne pas atteindre, d'une façon ou d'une autre, l'ensemble de la société.

Le mouvement révolutionnaire lui-même dont la pensée se définit en opposition à l'idéologie de la classe dominante, n'échappe pas toujours à cette pression permanente et omniprésente.

Le projet révolutionnaire repose

sur l'idée que les exploités du capital sont les seuls capables d'entreprendre et de mener à bout ce projet. Mais les vérifications éclatantes de ce postulat --les surgissements révolutionnaires du prolétariat-- si bien ils ont marqué d'une empreinte profonde le déroulement de l'histoire du capitalisme, n'en sont pas moins demeurés des événements exceptionnels. Les quelques moments de lutte ouvertement révolutionnaire du prolétariat sont noyés dans des décennies d'apathie et de calme social plus ou moins relatif. Or, en temps de tranquillité sociale, la nature révolutionnaire de la classe apparaît de façon aussi peu évidente, aussi peu vérifiable de façon immédiate que la théorie de Copernic.

C'est pourquoi, paradoxalement, le postulat de base de la pensée révolutionnaire a connu souvent et continue dans beaucoup de cas à connaître des difficultés plus ou moins grandes pour être saisi dans toute sa complexité par les révolutionnaires eux-mêmes. C'est en effet bien souvent à partir de l'incompréhension de ce qui fait la nature révolutionnaire de la classe ouvrière, et du processus à travers lequel cette nature est amenée à s'exprimer, que se sont maintenues au sein du mouvement révolutionnaire, les principales insuffisances et que s'est développée la plupart des déviations.

Ainsi, les premiers socialistes de Babeuf à Fourier en passant par St Simon et Owen ne parviennent pas à comprendre quelle est la force révolutionnaire capable de réaliser les projets communistes dont ils ont pourtant donné les premières formulations.

Dans la pensée des socialistes "pré-marxistes", l'avènement de la nouvelle société apparaît comme le résultat du développement de l'idée de JUSTICE ou d'EGALITE. Ils conçoivent encore le mouvement de l'histoire comme le produit des triomphes et des défaites des IDEES. Aussi, pour la réalisation de leurs projets révolutionnaires, on les voit faire appel soit à l'ENSEMBLE DE LA SOCIETE, sans distinctions de classes, soit à la CLASSE DOMINANTE, car elle leur apparaît être la seule à en détenir les moyens matériels nécessaires, soit à l'ENSEMBLE DES MISEREUX DE LA SOCIETE, sans égard à leur position spécifique au sein des rapports sociaux de production.

Il faut attendre Marx et les mouvements de 1848 (premiers surgissements du prolétariat en tant que classe autonome sur la scène de l'histoire) pour qu'il devienne clair que la seule force révolutionnaire capable d'entreprendre le projet socialiste ne peut être constituée que par une CLASSE, c'est à dire une partie de la société définie PAR SA POSITION SPECIFIQUE AU SEIN DES RAPPORTS DE PRODUCTION ; et que cette classe ne peut être autre que la CLASSE OUVRIERE.

A la conception d'une humanité agissant sous la conduite de ses idéaux éternels et inexplicables, Marx oppose celle des sociétés divisées en classes économiques, et évoluant sous la pression des luttes économiques qui les opposent :

"L'histoire de toute société jusqu'à nos jours, c'est l'histoire "de la lutte des classes".

"De toutes les classes subsistant "aujourd'hui en face de la bourgeoisie, le prolétariat seul forme une "classe réellement révolutionnaire. "Les autres dépérissent et s'éteignent devant la grande industrie, "dont le prolétariat est le produit "le plus propre".

Le prolétariat est une classe exploitée, mais toutes les classes exploitées ne sont pas le prolétariat, ni des classes révolutionnaires.

Mais comment cette classe divisée en individus concurrents, soumise et impuissante devant le capital, peut-elle devenir une classe unifiée, organisée, consciente et armée de la volonté de faire voler en éclats l'ancienne société ?

Marx répond :

"Le prolétariat passe par différentes phases de développement. Sa "lutte contre la bourgeoisie commence "ce avec son existence même". (Le Manifeste).

"La grande industrie agglomère dans "un endroit une foule de gens inconnus les uns aux autres. La con-

"concurrence les divise d'intérêts. Mais
 "le maintien du salaire, cet intérêt
 "commun qu'ils ont contre leur maître
 "les réunit dans une même pensée de
 "résistance -- coalition. Ainsi, la
 "coalition a toujours un double but,
 "celui de faire cesser entre eux la
 "concurrence pour pouvoir faire une
 "concurrence générale au capitaliste.
 "Si le premier but de la résistance
 "n'a été que le maintien des salai-
 "res, à mesure que les capitalistes
 "à leur tour se réunissent dans une
 "pensée de répression, les coalitions,
 "d'abord isolées, se forment en grou-
 "pes, et en face du capital toujours
 "réuni, le maintien de l'association
 "devient plus important pour eux que
 "celui du salaire. (...) Les condi-
 "tions économiques avaient d'abord
 "transformé la masse du pays en tra-
 "vailleurs. La domination du capital
 "a créé à cette masse une situation
 "commune, des intérêts communs. Ain-
 "si, cette masse est déjà une clas-
 "se vis-à-vis du capital, mais pas
 "encore pour elle-même. Dans la lut-
 "te, dont nous n'avons signalé que
 "quelques phases, cette masse se réu-
 "nit, elle se constitue en classe
 "pour elle-même. Les intérêts qu'el-
 "le défend deviennent des intérêts de
 "classe. (...) L'antagonisme entre le
 "prolétariat et la bourgeoisie est
 "une lutte de classe à classe, lutte
 "qui portée à sa plus haute expres-
 "sion, est une révolution totale".
 (Misère de la Philosophie).

Plusieurs points sont à dégager de
 cette vision :

1°) Contrairement aux élucubrations
 "innovatrices" de toutes sortes de philoso-
 phes et autres commentateurs de l'histoire,
 la "révolution totale" n'est pas le produit
 de "nouveaux" conflits historiques ("con-
 flits de générations", "conflits de civili-
 sation", etc.) La révolution socialiste n'
 est en fait que "la plus haute expression"
 du vieil antagonisme entre le prolétariat
 et la bourgeoisie, qui divise depuis ses
 débuts la société capitaliste.

2°) Contrairement à ce que certains
 "marxistes"-nouveau style ont prétendu, il
 n'y a pas d'une part une classe exploitée,

salariée, divisée et soumise au capital :
 la CLASSE OUVRIERE, et d'autre part, une
 classe révolutionnaire, consciente, uni-
 fiée, etc. : le PROLETARIAT. Prolétariat
 et classe ouvrière sont deux termes synony-
 mes qui désignent une MEME CLASSE, un MEME
 ETRE SOCIAL.

3°) Le processus à travers lequel
 la classe ouvrière s'élève à la hauteur de
 sa tâche historique n'est pas un processus
 distinct, EXTERIEUR à sa lutte économique
 quotidienne contre le capital. C'est au
 contraire dans ce conflit et à travers lui
 que la classe salariée forge les armes de
 son combat révolutionnaire.

On interprète souvent la fameuse
 phrase de Marx : "le prolétariat est révo-
 lutionnaire ou il n'est rien", dans le sens :
 tant que le prolétariat ne lutte pas de fa-
 çon révolutionnaire, il n'est rien. C'est
 en fait l'inverse qui se dégage de la con-
 ception marxiste. Parlant des "socialistes
 féodaux" dans le Manifeste Communiste, Marx
 écrivait :

"Ce qu'ils reprochent aux bourgeois,
 "ce n'est pas tellement le simple
 "fait d'avoir créé un prolétariat,
 "mais de l'avoir créé révolution-
 "naire."

Le prolétariat est révolutionnaire
 DES sa naissance. Son être est incompréhen-
 sible en dehors de son être révolutionnaire.
 Toute conception qui décrit la classe
 ouvrière sans comprendre son essence révolu-
 tionnaire, toute vision qui s'arrête uni-
 quement à l'apparence d'une classe divisée,
 soumise, intégrée au capital sans déceler
 ce qu'il y a en elle de REVOLUTIONNAIRE à
 chaque instant de son existence, est une
 conception qui ne décrit rien.

Aussi creuse est la vision inverse
 qui conçoit un prolétariat révolutionnaire
 distinct de la classe exploitée, séparé de
 la classe économique qui s'affronte en per-
 manence au capital.

La difficulté du problème réside
 justement dans la compréhension de cette
 double nature du prolétariat : la spécifi-
 cité historique du prolétariat est d'être
 la première classe de l'histoire à être
 simultanément CLASSE REVOLUTIONNAIRE et

CLASSE EXPLOITEE. Dans ses luttes, c'est tantôt un aspect de la classe qui prime, tantôt l'autre. Mais jamais aucun de ces aspects ne DISPARAIT totalement au profit de l'autre.

L'incompréhension de cette double nature permanente des luttes de la classe ouvrière est à la source de deux erreurs symétriques, mais qui sont aussi contraires l'une que l'autre à la pensée révolutionnaire.

La première de ces déviations est celle qui consiste à ne comprendre les luttes prolétariennes que comme des luttes purement "économiques", purement salariales. Niant leur caractère de lutte contre le système, cette conception ne voit dans le combat du prolétariat que des luttes pour s'aménager une place dans le système. C'est cette déviation qui donne naissance à des courants comme l'ouvriérisme, certaines formes d'anarchisme, et surtout au réformisme. La formule de Bernstein, le grand théoricien du réformisme, résume assez bien le contenu de cette déformation : "Le mouvement est tout, le but n'est rien."

De son vivant, Marx dénonçait déjà ces déformations. Ainsi écrivait-il à propos des syndicats de son époque :

"Les syndicats agissent utilement
"comme centres de résistance aux
"empiètements du capital. Ils
"échouent en partie quand ils font
"un usage peu judicieux de leur puis-
"sance. Ils échouent entièrement,
"quand ils se livrent à une simple
"guerrilla contre les effets du sys-
"tème actuel, au lieu d'essayer dans
"le même temps de le changer, au lieu
"de se faire un levier de toutes leurs
"forces organisées, pour l'émancipa-
"tion finale de la classe ouvrière,
"c'est-à-dire pour abolir enfin le sa-
"lariat."

(Salaire, prix et profit)

La deuxième forme de déviation, symétrique de la première, part de la même incompréhension. Ne comprenant toujours pas ce qu'il y a de révolutionnaire dans les luttes immédiates de la classe ouvrière pour la défense de ses conditions de vie, cette vision les considère comme des luttes totalement intégrées au système, relevant de la propre logique de celui-ci, le marchandage

et par conséquent, n'ayant aucune possibilité d'engendrer par elles-mêmes, (encore moins de porter en elles), les germes de luttes révolutionnaires contre le système.

La forme la plus grossière de cette pensée est celle définie par Proudhon. Celui-ci considère tout simplement que les grèves de tous genres sont néfastes pour les travailleurs, car elles les enferment dans leur situation de salariés, d'esclaves du capital. Il préconise en opposition, la formation de coopératives dans lesquelles les travailleurs lutteront d'emblée sur un autre terrain, le terrain révolutionnaire, en s'attachant dès le début à la réalisation des nouveaux rapports de production. Dans *Misère de la Philosophie*, Marx montre le caractère parfaitement réactionnaire de cette vision qui n'aboutit qu'à préconiser la même chose que les plus crapuleux des économistes du capital :

"Les économistes veulent que les ou-
"vriers restent dans la société tel-
"le qu'elle est formée et telle qu'
"ils l'ont consignée et scellée dans
"leurs manuels. Les socialistes
"(à la Proudhon) veulent qu'ils
"laissent là la société ancienne,
"pour pouvoir mieux entrer dans la
"société nouvelle qu'ils leur ont
"préparée avec tant de prévoyance."

Marx dénonce dans les mêmes pages le "dédain transcendantal" qu'affichent ces mêmes "socialistes", "quand il s'agit de rendre un compte exact des grèves, des coalitions et des autres formes dans lesquelles les prolétaires effectuent devant nos yeux leur organisation comme classe."

Cette déviation qui pourrait être résumée par la formule inverse à celle qui synthétise la première : "Le but est tout, le mouvement n'est rien", a connu un regain certain --quoique sous des formes généralement moins grossières que celles de Proudhon-- avec le mouvement étudiant, en particulier en Mai 68. L'expérience de la grève générale de Mai 68 qui vit 10 millions de travailleurs rester enfermés dans leurs usines, sans jamais parvenir à briser véritablement le carcan syndical, qui vit les syndicats développer avec succès la méfiance la plus totale envers toute idée de donner aux luttes un contenu EXPLICITEMENT révolutionnaire, développa dans le milieu étu-

diant révolté ce "dédain transcendantal" dont Marx parlait.

Ce dédain précipita les contestataires "décus par le prolétariat" dans deux types d'aberrations contre-révolutionnaires. L'une consista à préconiser la construction de communautés où l'on pourrait commencer à bâtir un nouveau genre de rapports humains et matériels. Les utopistes pré-marxistes furent remis à la mode, et on se plongea dans les théories d'enfance du prolétariat, convaincu qu'on dépassait enfin les vieilleries de Marx. L'autre branche des déçus découvrit les pires morceaux du Lénine de "Que Faire ?" et conclut que si tout ce mouvement avait été si décevant, c'était uniquement parce qu'il n'y avait pas eu un parti léniniste bien solide, "capable d'encadrer les masses". Ils se jetèrent donc dans la "construction du parti révolutionnaire", prêts à tout faire, syndicalisme, parlementarisme, frontisme, nationalisme, etc., pour gagner la confiance de ces masses de moutons "trade-unionistes" qui, laissées à elles-mêmes, ne pouvaient que suivre docilement les bureaucraties staliniennes et réformistes.

Ainsi, lorsqu'après 50 ans de contre-révolution triomphante, la classe ouvrière surgit à nouveau sur la scène de l'histoire, pour annoncer une nouvelle vague révolutionnaire mondiale, les idées qui concernent sa nature révolutionnaire et le processus de la formation de sa volonté révolutionnaire, connaissent le plus grand mal à se dégager du poids de l'image d'un prolétariat apathique pendant cinq décennies et dont certains, tel Marcuse, avaient fini par se demander s'il existait encore.

Faire la critique des visions réformistes sans tomber dans les aberrations utopistes ; critiquer les utopies contestataires sans tomber dans un néo-syndicalisme ; affirmer la nécessité des luttes immédiates de la classe et de leur développement sans tomber dans la vision social-démocrate ; défendre l'idée que les luttes revendicatives du prolétariat ne peuvent plus aboutir, l'époque actuelle à des conquêtes réelles sans pour cela les négliger ou sous-estimer leur importance primordiale, BREF MONTRER QUE LE BUT ET LE MOUVEMENT SONT, POUR LE PROLETARIAT, INDISSOLUBLEMENT LIES TOUT AU LONG DE SA LUTTE HISTORIQUE, telle est la tâche à laquelle se trouvent confrontés au-

jourd'hui les révolutionnaires.

ooOoo

L'article : "Leçons de la lutte des ouvriers anglais", paru dans le n°8 de Révolution Internationale s'est attaqué, dans sa dernière partie, à cette tâche. Malheureusement, le but n'est pas atteint : dès le départ, le problème est mal posé, et, en conséquence, les réponses ne peuvent aboutir qu'à des aberrations, ou, au mieux, à des tautologies.

En effet, la question du processus révolutionnaire est abordée ainsi : COMMENT la classe passe-t-elle des luttes revendicatives aux luttes révolutionnaires, et suppose d'avance qu'il y a, entre ces deux types de lutte, une NEGATION des premières au profit des secondes.

"Il n'y a pas d'acquis révolutionnaires" dans la société capitaliste. Il n'y a pas de petits embryons de révolution dans chaque lutte, qui grandiraient, fusionneraient jusqu'au moment où la classe se serait assez puissante pour faire la révolution. De même que la "classe révolutionnaire est la NEGATION EN MOUVEMENT de la CLASSE-POUR-LE-CAPITAL, de même la lutte révolutionnaire est la négation de "la lutte revendicative. Les luttes revendicatives ne deviennent pas "révolutionnaires ; c'est la classe se qui, EN DEPASSANT ET EN NIANT "SA LUTTE IMMEDIATE, devient révolutionnaire".

(R.I. n°8, page 8 ; majuscules : souligné par nous.)

Etant donné qu'il n'y a jamais eu de lutte révolutionnaire du prolétariat qui n'ait été en même temps lutte REVENDICATIVE, l'auteur de l'article se trouve d'emblée contraint d'abandonner toute référence à l'expérience historique du prolétariat : "Il n'y a pas d'acquis révolutionnaires dans la société capitaliste".

Du fait de ces postulats, toute référence à la pratique concrète de la classe devient impossible. Voyons comment est alors expliqué le processus révolution-

naire :

"Les travailleurs tentent de lutter
 "en tant que classe-pour-le-capital
 "(par catégories, usines, branches,
 "de façon concurrente à l'image de la
 "concurrence capitaliste, pour négocier
 "le prix de la force de travail).
 "Mais leur rapport au capital (leur
 "division, leur soumission, leur acceptation
 "de n'être que du travail salarié) entre
 "en contradiction avec leur propre mouvement
 "et devient intenable. C'est alors que la
 "classe doit commencer à se poser comme
 "négation de son rapport avec le capital,
 "donc non plus comme une catégorie économique,
 "mais comme CLASSE-POUR-SOI. Elle brise
 "alors les divisions qui sont propres à son
 "état antérieur et se présente non plus
 "comme somme de travailleurs salariés
 "mais comme un mouvement d'affirmation
 "autonome, c'est-à-dire de négation
 "de ce qu'elle était auparavant. Ce n'est
 "pas le travail salarié qui s'affronte alors
 "au capital, mais le travail salarié en train
 "de devenir autre chose, de se dissoudre.
 "L'affirmation du prolétariat n'est que ce
 "mouvement de négation" (R.I. n°8, page 7).

Le lecteur se trouve dès lors plongé dans un fatras philosophique, d'autant plus abstrait et confus qu'il se refuse toute référence concrète à la pratique. "Négation en mouvement", "mouvement de négation", "se poser comme négation", "mouvement d'affirmation autonome", "classé-pour-le-capital", "classe-pour-soi", "le travail salarié en train de devenir autre chose", tels sont les termes qui servent à décrire le PROCES-SUS REVOLUTIONNAIRE ! Devant tout ce langage aussi obscur que prétentieux, comment ne pas rappeler ces mots de Rosa Luxemburg :

"Quiconque pense clairement et maîtrise lui-même à fond ce dont il parle, s'exprime clairement et de manière compréhensible. Quiconque s'exprime de façon obscure et prétentive, alors qu'il ne s'agit ni de pures idées philosophiques, ni des élucubrations de la mystique religieuse, montre seulement qu'il ne voit pas clair lui-même ou qu'il a de bonnes raisons pour éviter la

"clarté". (Introduction à l'économie politique, 10/18, page 29)

Mais puisque c'est ce langage qui nous est offert, nous tenterons, avec toute la patience nécessaire, d'en déceler le contenu.

Commençons donc par le point qui apparaît le plus fondamental et le plus clair dans les termes, les luttés revendicatives et les luttés révolutionnaires.

luttés revendicatives et luttés révolutionnaires

Revendiquer, c'est demander, exiger son dû. Une lutte est revendicative dans la mesure où son but est donc de demander, d'exiger de quelqu'un quelque chose. Elle implique par conséquent la reconnaissance du pouvoir de celui qui est en mesure de répondre à ses demandes, ses exigences.

Une lutte révolutionnaire par contre, s'attache à bouleverser, à détruire un état de choses, un pouvoir. Dans ce cas, loin de reconnaître un pouvoir à quiconque, on met en question ce pouvoir lui-même.

Il y a, par conséquent, quelque chose de profondément différent entre ces deux types de lutte, un changement qualitatif dans le contenu d'une lutte qui cesse d'être revendicative pour devenir révolutionnaire. Rien ne semble alors plus naturel, au niveau de la logique simpliste des syllogismes, que d'affirmer : les luttés révolutionnaires sont donc une négation des luttés revendicatives. On ne peut tout de même pas mettre en question en même temps le pouvoir de quelqu'un et en même temps, accepter de revendiquer quelque chose de lui, puisque cette dernière attitude implique, par définition, la reconnaissance de ce pouvoir.

Le seul problème, c'est que l'histoire du mouvement ouvrier refuse obstinément de se plier à une telle logique simpliste. L'histoire des luttés révolutionnaires du prolétariat est celle de ses luttés revendicatives. Bien des luttés revendicatives n'ont été révolutionnaires que potentiellement, mais il n'y a pas une lut-

te révolutionnaire qui n'ait été SIMULTANEMENT une lutte revendicative.

LES LUTTES REVENDICATIVES SONT TOUJOURS POTENTIELLEMENT DES LUTTES REVOLUTIONNAIRES.

Nous l'avons montré, pour le marxisme, il n'y a pas de lutte prolétarienne qui soit purement économique, purement revendicative. Même dans la plus petite grève prolétarienne, il y a POTENTIELLEMENT une lutte politique, révolutionnaire. Qu'une grève se heurte à une résistance trop forte du patronat local, qu'elle soit contrainte d'affronter l'appareil de répression de l'Etat, sous une forme ou sous une autre, et elle se transforme en une contestation du pouvoir. Elle prend un caractère de lutte révolutionnaire. Si les éclats révolutionnaires du prolétariat ont si souvent surpris l'ensemble de la société, les révolutionnaires y compris, c'est justement parce que leur origine réside, la plupart du temps, dans des grèves, des luttes économiques qu'on avait crues parfaitement conformistes et intégrées à la légalité.

Cette potentialité révolutionnaire des luttes revendicatives de la classe existe déjà dans la phase ascendante du capitalisme. Alors même que le capital connaît sa grande phase de richesse et d'expansion, alors même qu'il peut se permettre d'accorder des réformes et des améliorations réelles à la classe ouvrière, sans que pour cela son économie soit ébranlée, les "débordements" révolutionnaires des luttes revendicatives marquent régulièrement les rues des villes industrielles du sang des ouvriers et des soldats du capital.

Lorsque le capital entre dans sa phase de décadence, scellant dans l'inflation et les cadences infernales la fin du réformisme, cette potentialité ne peut que se trouver renforcée. (D'où la création par le capital d'un appareil permanent d'encadrement de la classe ouvrière au service de l'Etat : les syndicats ; et la multiplication d'une nouvelle forme de débordements révolutionnaires : les grèves sauvages).

Plus le capitalisme s'enfonce dans sa décadence, et plus la phrase de Lénine devient actuelle : "Derrière toute grève se dresse l'hydre de la révolution".

LES LUTTES REVOLUTIONNAIRES SONT DES LUTTES REVENDICATIVES.

Si la plupart des luttes du prolétariat n'a pas pu dépasser le cadre purement revendicatif, si elles n'ont été révolutionnaires que potentiellement, on ne trouvera, par contre, dans le mouvement ouvrier, pas une seule lutte révolutionnaire prolétarienne qui n'ait été simultanément revendicative. Et comment pourrait-il en être autrement, puisqu'il s'agit de la lutte révolutionnaire d'une classe, donc d'un ensemble d'hommes ECONOMIQUEMENT DETERMINES, UNIS PAR LEUR SITUATION MATERIELLE COMMUNE ?

Il suffit de constater que les principaux mouvements révolutionnaires prolétariens ont été provoqués par la misère et le désespoir engendrés par des défaites militaires pour comprendre à quel point les luttes révolutionnaires, loin d'être conditionnées par la NEGATION des luttes revendicatives, sont au contraire LA FORME LA PLUS AIGUE, "LA PLUS HAUTE EXPRESSION" des luttes revendicatives.

La comparaison du mouvement révolutionnaire de 1917 en Russie avec celui du prolétariat allemand en 1918-19, est éloquent à cet égard. Dans les deux cas, le prolétariat se lance dans des luttes révolutionnaires poussé par la misère économique et sociale que provoquent les défaites militaires. Dans les deux cas, le mouvement s'unifie et se renforce à travers la lutte pour une REVENDICATION : la paix. Certes, une telle revendication, du fait de son caractère général possède toutes les qualités pour porter immédiatement la lutte sur un terrain révolutionnaire. Mais en elle-même, elle est tout aussi REVENDICATIVE qu'une lutte pour des augmentations de salaires. Comme toute lutte revendicative, elle implique la reconnaissance du pouvoir de qui on exige une réponse. La bourgeoisie russe ne l'accorde pas : le prolétariat russe sera contraint, pour l'obtenir, de pousser son combat jusqu'à la destruction de l'Etat. Mais en Allemagne, le capital signe la paix sous la menace d'une effervescence révolutionnaire qui gagne tout le pays, et le mouvement révolutionnaire s'en ressent immédiatement.

En privant le mouvement de sa principale REVENDICATION, la bourgeoisie le prive de sa plus grande force UNIFICATRICE. Deux mois plus tard, elle peut le provoquer froidement dans un combat mortel, sûre de sa victoire. C'est le massacre de la Commune de Berlin en Janvier 1919. La classe ne parvient plus à retrouver son unité. Toute une partie du prolétariat n'a plus qu'un souci en rentrant du front : jouir de la paix. Les corps francs de Noskê pourront massacrer les travailleurs combattifs, ville par ville, sans se heurter à une véritable résistance unitaire.

Ceux qui parlent pompeusement des luttes révolutionnaires du prolétariat, sans comprendre ce qu'il y a de fondamentalement et inévitablement revendicatif en elles ne savent pas de quoi ils parlent.

Prenons encore un exemple concret : les luttes des ouvriers polonais, en décembre 1970, dans les chantiers de la Baltique. La lutte est déclenchée par les mesures de hausse des prix décidées par le gouvernement de Gomulka. Elle part donc d'une base "on ne peut plus" revendicative, et concerne bel et bien la classe ouvrière comme travail salarié : il s'agit de réagir contre une baisse de la valeur que paie le capital polonais pour la force de travail des ouvriers. Au cours de la lutte, les ouvriers sont amenés à affronter directement dans un combat sanglant les milices du gouvernement, ils mettent le feu au local du parti gouvernemental, ils s'organisent en conseils au sein de l'usine et tentent par tous les moyens de généraliser le mouvement. Simultanément, on s'apprête à négocier avec les insurgés, et Gierek viendra le faire personnellement. S'agit-il d'une lutte révolutionnaire (on affronte l'Etat en tentant de généraliser le mouvement) ou d'une lutte revendicative (on négocie avec le capital le prix de la marchandise, force de travail) ? Les ouvriers polonais ont-ils "nié" leur lutte revendicative pour s'attaquer à l'Etat. Ou bien se sont-ils attaqués à l'Etat parce que leur lutte revendicative les y amenait naturellement ?

La réponse est la même que pour toutes les luttes révolutionnaires du prolétariat : c'est une lutte qui est SIMULTANEMENT revendicative et révolutionnaire. L'action revendicative, de résistance vis-à-vis de

l'exploitation du capital est le soutien et le moteur de l'action révolutionnaire que la classe entreprend. Ce qui distingue Gdansk d'une grève locale, sans affrontement violent avec l'Etat, ce n'est pas qu'elle ait cessé d'être revendicative, ni d'être l'oeuvre des travailleurs salariés du capital, ni qu'elle ait commencé à transformer effectivement les rapports de production capitalistes en de nouveaux rapports. Le "travail salarié" n'est pas "en train de se dissoudre" dans la négociation avec Gierek. Ce qui fait la spécificité de la lutte de Gdansk, c'est qu'elle a été amenée à avoir recours à des moyens de lutte POLITIQUES beaucoup plus importants que ceux qu'utilise une grève isolée qui n'affronte l'Etat que sous la forme d'un ou deux flics chargés d'empêcher la formation de piquets de grève, ou encore sous la forme d'un syndicat qui boycotte la lutte.

Plus une lutte revendicative est contrainte d'utiliser des moyens politiques de lutte et plus elle prend un caractère de lutte révolutionnaire. Mais elle ne perd pas pour autant son caractère de lutte revendicative.

On peut encore poser la question suivante : au lendemain de la prise du pouvoir par le prolétariat, lorsque le pouvoir politique du capital est détruit, peut-on encore parler de luttes revendicatives ? Les luttes que le prolétariat doit mener au cours de la période de sa dictature ne sont-elles pas des luttes purement révolutionnaires ?

L'histoire de la révolution russe (seul exemple de prise de pouvoir par le prolétariat dont nous disposons) montre qu'après octobre 1917, il y a encore des grèves ouvrières, même au cours de l'année 1917. Elle montre aussi que l'action révolutionnaire du prolétariat russe après la prise du pouvoir est loin de perdre toutes ses motivations économiques et revendicatives. Nous montrerons dans la partie consacrée à la "dissolution du travail salarié" qu'il ne s'agit nullement, dans le cas russe, d'un phénomène exceptionnel lié à la particularité de l'exemple historique.

Tant que le prolétariat existe comme classe, sa lutte révolutionnaire garde inévitablement un caractère de lutte éco-

nomique revendicative.

On peut discuter sur la rapidité et les mécanismes avec lesquels ce caractère sera appelé à disparaître au fur et à mesure que s'étendra sur la planète la dictature du prolétariat. Mais ignorer ou nier l'importance et la permanence du caractère revendicatif des luttes révolutionnaires prolétariennes qui aboutissent à la prise du pouvoir, comme le fait Hembé dans son article, c'est s'interdire d'avance toute compréhension du processus révolutionnaire.

classe en soi - classe pour soi

Le corollaire de l'idée selon laquelle le développement des luttes révolutionnaires présuppose la négation des luttes revendicatives, est que la classe ouvrière doit, pour se hisser à sa tâche révolutionnaire, "commencer par se poser comme négation de son rapport avec le capital, donc non plus comme catégorie économique, mais comme CLASSE-POUR-SOI".

L'idée que la classe ouvrière doit "se poser comme négation de son rapport avec le capital" pour pouvoir entreprendre la lutte révolutionnaire, peut être interprétée de deux façons selon le niveau auquel on raisonne. Dans un cas, elle correspond à une tautologie, dans l'autre à une aberration.

En effet, si nous raisonnons au niveau de la volonté, du désir conscient des ouvriers en lutte, on aboutit à la lapalissade suivante : pour que les travailleurs pensent en révolutionnaires, c'est-à-dire pour qu'ils désirent consciemment la destruction du pouvoir du capital et donc du rapport d'exploitation qui les lie au capital, il faut qu'ils désirent consciemment la négation de leur rapport avec le capital.

ce n'est évidemment pas faux, mais cela ne nous éclaire guère quant au processus concret à travers lequel se forge cette volonté et cette conscience révolutionnaires !

Si nous raisonnons au niveau de la réalité concrète des luttes ouvrières, nous débouchons alors sur l'aberration suivante :

pour que la classe ouvrière puisse lutter contre le capital, il faut d'abord qu'elle se nie comme classe ouvrière ; ou bien, en d'autres termes, pour que la classe existe face au capital, afin de le combattre de façon révolutionnaire, il faut qu'elle commence par disparaître.

Ceci peut apparaître comme une interprétation "forcée" du texte et quelque peu "tirée par les cheveux", mais c'est pourtant bel et bien ce qui en ressort le plus nettement. On nous explique en effet bien clairement que lorsque la classe s'affronte au capital, elle "ne se pose pas comme catégorie économique", elle ne se présente plus comme une "somme de travailleurs salariés". Or, qu'est-ce qu'une classe, si ce n'est une "catégorie économique" déterminée ; et qu'est-ce que la classe ouvrière si ce n'est "une somme de travailleurs salariés" ? Est-ce que le fait de désirer consciemment la fin du travail salarié fait apparaître d'emblée la classe ouvrière en tant que somme de travailleurs salariés ? L'abolition du salariat se résumerait-elle à une affaire d'"auto-suggestion" des travailleurs ?

Si dans sa lutte contre l'Etat capitaliste, la classe ouvrière ne se présente pas comme une somme de travailleurs salariés, exploités par le capital, comment peut-elle donc bien "se présenter" ? Hembé répond : "elle se pose comme CLASSE-POUR-SOI", "elle se présente comme un mouvement d'affirmation autonome, c'est-à-dire de négation de ce qu'elle était auparavant". Qu'est-ce donc que ce "mouvement d'affirmation autonome", autonome par rapport à quoi ? Par rapport au capital ? Mais le capital peut-il exister en dehors et indépendamment du salariat, de l'exploitation ? Si le capital existe, le salariat demeure, et la classe exploitée est une classe salariée. De même que le capital en tant que rapport social ne peut être défini en dehors de la classe ouvrière, de même la classe ouvrière ne peut s'affirmer si ce n'est en OPPOSITION, en LUTTE CONTRE le capital. Parler d'"affirmation autonome de la classe", c'est se contredire dans les termes. Une classe est une PARITE DE LA SOCIETE. Son affirmation ne peut donc se faire que par rapport A UNE AUTRE PARTIE DE LA SOCIETE. Et comme nous le verrons, dans le meilleur des cas, cette AUTRE PARTIE ne DISPARAIT PAS, mais se confond avec le RESTE DE LA SOCIETE.

Mais peut-être pourrions-nous déceler quelque chose de plus sérieux et de plus réel dans l'autre affirmation qui nous est proposée : la classe ouvrière "se pose comme classe-pour-soi" ?

Mais ici encore on joue avec les mots, car, pour les marxistes et contrairement à ce que l'on prétend dans l'article, le concept de "CLASSE-POUR-SOI" ne correspond en rien à une "négation" de la "classe-en-soi", de la classe en tant que "catégorie économique", de la "classe vis-à-vis du capital" .

Rappelons donc d'abord le sens que donne Marx aux termes de "classe vis-à-vis du capital" et de "classe-pour-soi". Telle qu'il la définit, la classe ouvrière est au départ "une foule de gens inconnus les uns aux autres", une masse de personnes "divisées d'intérêts par la concurrence". La seule chose que toute cette masse de travailleurs indifférents les uns aux autres a de commun, c'est le fait qu'ils sont tous sous la domination directe du capital à travers le salariat. Les individus qui constituent cette classe n'ont pas, en tant que tels, encore conscience d'appartenir à cette même classe, ayant des intérêts propres : la classe n'existe pas encore pour elle-même, mais elle existe cependant en-soi, vis-à-vis du capital. En effet, pour le capital qui crée des quartiers ouvriers, des services sociaux pour ouvriers ou des appareils de répression "ad hoc", cette classe existe déjà bel et bien.

"La domination du capital a créé à cette masse une situation commune, des intérêts communs. Ainsi, cette masse est déjà une classe vis-à-vis du capital, mais pas encore pour elle-même".

La classe qui commence à exister "pour-soi", pour elle-même, n'est rien d'autre que cette même classe prenant conscience de son existence, des intérêts communs qui la caractérisent face au reste de la société et d'abord face au capital. Cette conscience n'est pas le fruit d'une inspiration divine, ni de la toute-puissance d'un parti politique éclairé, mais des LUTTES qu'elle est contrainte de mener contre le capital pour ses conditions matérielles de subsistance :

"Dans la lutte, (...), cette masse se

"réunit, elle se constitue en classe pour elle-même. Les intérêts qu'elle défend deviennent des intérêts de classe".

La classe qui existe "pour-soi", loin d'être une classe qui "se nie" en tant que classe existant "vis-à-vis du capital" ou en tant que "catégorie économique", est bien au contraire une classe économique en train de prendre conscience de son existence comme telle. Elle ne nie pas sa nature de classe économique face au capital, elle l'assume.

Le fait que la lutte révolutionnaire de cette classe, devenue consciente de ses intérêts historiques face au capital aboutisse inévitablement à la destruction du capital lui-même, à la dissolution de toutes les classes, et par là-même à sa propre dissolution, N'IMPLIQUE EN RIEN qu'elle doive se nier pour pouvoir s'affronter au capital, au contraire. Sa dissolution comme classe n'est pas le point de départ de sa lutte, mais son aboutissement, le résultat final.

Comme nous le verrons plus loin, concrètement, si le prolétariat est amené à disparaître comme classe, ce n'est pas parce qu'il se "nie" face aux autres classes, mais au contraire parce qu'IL S'AFFIRME de telle façon qu'il est contraint de GENERALISER SA CONDITION ECONOMIQUE A TOUTE LA SOCIETE.

ooOoo

Qu'on ne vienne pas nous dire que notre référence à Marx pour définir la "classe-pour-soi" est inappropriée aux problèmes du mouvement ouvrier de notre époque (de par l'impossibilité du réformisme, l'impossibilité pour le prolétariat de se donner des organisations de lutte économique PERMANENTES)

Il est vrai que le mouvement ouvrier que Marx a sous les yeux a encore la possibilité de mener à bien des luttes réformistes, de former des organisations économiques permanentes au sein de la société capitaliste. Il est vrai qu'au cours de cette période historique, la classe ouvrière

re a la possibilité d'exister pour elle-même à travers ses syndicats, ses partis politiques, sans pour cela être contrainte d'affronter immédiatement l'Etat capitaliste dans un combat révolutionnaire : le capital est suffisamment riche, et les marchés suffisamment nombreux pour son expansion, pour que le système puisse permettre cet aménagement des conditions de vie de la classe ouvrière.

Il est tout aussi vrai que ces conditions disparaissent en période de déclin du capitalisme. Les ouvriers ne peuvent plus prendre conscience de leur existence comme classe qu'**AU COURS DES LUTTES ELLES-MEMES**. (Surgissement de la classe pour elle-même). Le prolétariat ne peut plus se donner d'organisations économiques ou de partis politiques de façon **PERMANENTE** au sein de la société : toute organisation ouvrière unitaire qui tente de le faire est contrainte soit de se transformer en soviet révolutionnaire --ce qui n'est possible qu'en période révolutionnaire--, soit de se laisser happer par l'Etat capitaliste et intégrer par lui.

Dans la période de décadence capitaliste, les syndicats sont devenus des organes de l'Etat au sein de la classe ouvrière. Leur tâche n'est pas --comme le prétendent tous les gouvernements du monde-- d'organiser la classe en tant que catégorie économique, mais d'**EMPECHER QUE DE TELLES ORGANISATIONS NE SURGISSENT**. L'idée que les syndicats organisent la classe ouvrière à notre époque n'a un sens que du point de vue du capital. Ils organisent les travailleurs tout comme les kapos organisaient les prisonniers au sein des camps de concentration allemands. Du point de vue de l'individu ouvrier, ils peuvent, au mieux, constituer un intermédiaire au service du patron, tout comme la "psychologue" ou l'assistante sociale de l'usine. Du point de vue des travailleurs en tant que classe, ils ne sont que le premier détachement de l'armée du capital qu'ils doivent affronter à chaque occasion de lutte. C'est pourquoi depuis plus d'un-demi siècle, la classe tend, dans toute lutte, aussi "économique et revendicative" qu'elle paraisse, à se donner une forme d'organisation sporadique, momentanée, viable uniquement pour la durée des combats : les comités de grève en dehors des syndicats,

Ce qui découle de tous ces changements, ce n'est ni l'invalidité de la définition de Marx de ce qu'est la "classe-pour-soi" et de comment elle se forge, ni non plus "l'impossibilité des luttes économiques!"

Ce qui change, c'est que la classe ouvrière ne peut plus exister comme classe-POUR-SOI de façon permanente au sein du capitalisme : c'est qu'elle ne peut plus s'affirmer comme classe que de façon ponctuelle, au cours de ses luttes ouvertes. Le chemin que doit prendre la classe pour parvenir à la conscience d'elle-même demeure cependant le même qu'au XIX^e siècle : c'est celui de **SES LUTTES**.

Le fait que ces luttes soient contraintes, dans la nouvelle situation du capital, de se transformer beaucoup plus vite en luttes révolutionnaires, parce que le capital ne peut plus accorder de véritables réformes économiques, ne leur ôte pas pour autant leur fondement de luttes économiques. Tant qu'existeront classe ouvrière et capital, les luttes économiques du prolétariat existeront aussi. Ce qui a changé à ce niveau, c'est que ces luttes économiques sont moins que jamais de pures luttes économiques, que leur nature révolutionnaire est obligée de surgir beaucoup plus rapidement qu'au siècle dernier et qu'elles sont par conséquent devenues beaucoup plus difficiles. C'est ce qui explique aussi bien leur tendance à prendre de plus en plus l'aspect d'explosions violentes et soudaines, que les longues périodes d'apathie et d'hésitation qui les suivent et les préparent.

Aujourd'hui, comme au temps de Marx, la classe révolutionnaire, la classe qui existe pour elle-même, n'est pas une classe distincte de la classe-en-soi, de la classe économique. Aujourd'hui comme hier, la classe historiquement révolutionnaire n'est autre que la classe salariée qui subit et affronte le capital sous nos yeux tous les jours.

la dissolution du travail salarié

Toujours dans le but d'expliquer com-

ment la classe ouvrière sera amenée à affronter le capital, le camarade Hembé écrit :

"Ce n'est pas le travail salarié qui s'affronte alors au capital, mais
 "LE TRAVAIL SALARIE EN TRAIN DE DEVENIR AUTRE CHOSE, DE SE DISSOUDRE.
 "L'affirmation du prolétariat n'est "que ce mouvement de négation".

Comment le travail salarié peut-il "se dissoudre" avant que le capital n'ait été détruit ? Comment le capital peut-il être détruit avant que le prolétariat n'ait pris le pouvoir politique, et donc le contrôle de tout l'appareil économique, au niveau mondial, ou du moins d'un certain nombre de pays développés ? En mettant de cette façon la charrue avant les boeufs, on aboutit soit à l'idée de la possibilité du socialisme en un seul pays (ou du moins du début du socialisme), soit à l'idée qu'il peut y avoir des transformations économiques COMMUNISTES effectives AU SEIN DE LA SOCIÉTÉ CAPITALISTE, avant même que l'Etat bourgeois n'ait été détruit. C'est-à-dire deux aberrations réactionnaires !

Les révolutions bourgeoises (Cromwell en Angleterre, 1789 en France) consistaient essentiellement en des bouleversements POLITIQUES. L'infrastructure économique de la nouvelle société préexistait à la prise du pouvoir politique par la bourgeoisie. La révolution prolétarienne, du fait qu'elle est l'oeuvre d'une classe exploitée, connaît un processus inverse. La classe révolutionnaire prend le pouvoir politique, non pour consacrer la situation économique déjà existante, mais au contraire pour la détruire. La nouvelle infrastructure économique et sociale ne peut commencer à être bâtie qu'après la destruction du pouvoir politique de la bourgeoisie, une fois le pouvoir politique acquis par le prolétariat. C'est là une spécificité du prolétariat comme classe révolutionnaire.

Abolir le salariat, c'est abolir la vente et l'achat de la force de travail. Pour que ce soit possible, il faut que simultanément rien dans la société ne soit vendu ni acheté, car abolir le salariat, c'est ELIMINER LA MARCHANDISE EN GENERAL. Concrètement, cela veut dire que la production de toute la société doit être mise en commun et que chacun doit pouvoir y puiser selon ses besoins.

L'abolition du salariat, le COMMUNISME, a été rendu possible et nécessaire par le développement extraordinaire que les forces productives ont atteint sous le capitalisme. Mais, étant donné que la production capitaliste se fait à l'échelle mondiale, qu'on trouve aujourd'hui, dans chaque marchandise des biens venant des quatre coins du monde, l'abolition du salariat ne pourra devenir effective que lorsque l'échange marchand aura été éliminé sur toute la surface de la planète. Tant qu'il y aura des parties du monde auxquelles il faudra acheter et vendre les produits du travail, l'abolition du salariat ne pourra être réalisée nulle part intégralement.

Dans les premiers pays où le prolétariat sera parvenu à détruire l'appareil d'Etat capitaliste et à instaurer sa dictature en s'emparant du contrôle de tout l'appareil industriel de production, le premier but sera donc de créer un SECTEUR COLLECTIVISE le plus large possible. Ce secteur comprendra logiquement, en premier lieu, tous les centres industriels de production, domaine du prolétariat révolutionnaire. Au sein de ce secteur, la collectivisation se traduira par la généralisation de la gratuité de tous les biens. A la collectivisation objective de la production matérielle que le capitalisme a déjà réalisée dans les faits, on fera correspondre la collectivisation de la distribution --gratuité.

Le but principal de l'action du prolétariat sera d'élargir au maximum et le plus vite possible son secteur, aux dépens du secteur qui reste non collectivisé : certains paysans, et les pays qui sont encore sous la domination totale du capital. De sa capacité à réaliser cette tâche dépend le succès ou l'échec de son oeuvre révolutionnaire. Et une fois le processus engagé, la moindre stagnation signifiera le retour à l'exploitation capitaliste en passant par un massacre contre-révolutionnaire.

Le processus de dissolution du travail salarié se confondra donc avec celui de l'élargissement de ce secteur : intégration de toute la population à la production collectivisée.

Le commencement du processus de "dissolution du travail salarié" sera donc marqué par la création de ce premier secteur collectivisé. Tant que celui-ci n'existe pas parler de dissolution du travail salarié, c'est se payer de mots ! Tant qu'il n'a pas été créé, le capital et le salariat dominent la société dans toute leur hideur.

Or la création du noyau de ce secteur même dans la meilleure des hypothèses, (la révolution commençant aux USA par exemple), ne peut être rendue possible que par la prise du pouvoir politique du prolétariat AU MOINS dans un grand pays industriel, sinon dans plusieurs. Autrement, il n'aura aucune réalité matérielle. Un secteur collectivisé contraint d'acheter et de vendre l'essentiel de ce qu'il consomme et de ce qu'il produit n'a aucune chance de collectiviser quoi que ce soit. Le marché noir et autres phénomènes du même genre se chargeraient immédiatement de le réduire à un vain mot inscrit sur les déclarations enflammées des premiers soviets. Et quant au salariat, il n'y serait pas plus dissout que la loi de l'échange.

Quand on a essayé de saisir concrètement, au moins dans ses grandes lignes, ce que sera le processus de "dissolution du travail salarié", on ne peut pas ne pas prendre pour une jonglerie de mots des idées telles que : avant d'affronter l'Etat capitaliste, la classe ouvrière devra commencer à se "dissoudre comme travail salarié" !

la dictature du prolétariat

La plupart des tendances à définir deux classes distinctes au sein du processus révolutionnaire, l'une qui vivrait sous le capitalisme ("la classe-en-soi", la "catégorie économique", "la classe pour le capital" ou tout simplement "la classe ouvrière") et une autre, "NEGATION" de la première, qui serait chargée de faire la révolution ("la classe-pour-soi", "la classe universelle", la classe révolutionnaire" ou le "prolétariat") partent d'une même incompréhension théorique.

Lorsqu'on a compris

-- que la tâche principale du prolétariat, au cours de sa dictature révolutionnaire, con-

siste dans l'abolition du salariat ;

-- que des mesures effectives en vue de cette abolition peuvent et doivent être prises dès le début de la dictature du prolétariat, (idée qui surgit en opposition à la conception qui régnait au sein du mouvement ouvrier social-démocrate du début du siècle, et selon laquelle il devrait y avoir une longue période de transition caractérisée par l'égalité des salaires)

on se trouve alors confronté au problème suivant : si l'exploitation commence à être détruite dès le début de la dictature révolutionnaire, que devient alors la classe ouvrière ? Comment peut-elle se distinguer du reste de la société, puisqu'elle est en train de perdre sa spécificité principale, c'est-à-dire le fait d'être classe exploitée par le salariat, puisqu'elle tend à se dissoudre au sein d'une masse de producteurs égaux ? Au sein de la société capitaliste, la motivation fondamentale de l'action du prolétariat était sa lutte contre l'exploitation ; mais que reste-t-il de cette motivation lorsque le prolétariat commence à cesser d'être exploité ? Dans quelle mesure le terme de "dictature du prolétariat" continue-t-il de se justifier ?

La tentation est grande de résoudre le problème en affirmant tout simplement qu'il y a en fait, soit deux classes distinctes, l'une exploitée, l'autre révolutionnaire ; soit une classe au sein du capitalisme, et, au cours du processus révolutionnaire une "classe universelle", c'est-à-dire pas de classe en quelque sorte ; soit encore qu'il y a bien une seule classe mais qui est tellement différente dans un cas et dans l'autre qu'elle n'est pour ainsi dire plus la même.

La tentation est d'autant plus grande que l'on parvient à s'auto-convaincre, ce faisant, on "innove", de façon décisive, sur le "vieux mouvement ouvrier" et que tous ceux qui ne raisonnent pas ainsi sont inévitablement condamnés à évoluer vers des conceptions social-démocrates.

En plaçant au centre de l'analyse du processus révolutionnaire le problème de la "NEGATION de la classe-pour-le-capital par la classe-pour-soi", l'article de

s'inscrit dans une vision analogue.

Mais en quoi dire que la classe qui agit de façon révolutionnaire est très différente de celle qui vit sous la domination du capital, nous permet de résoudre les problèmes que pose le processus révolutionnaire après la prise du pouvoir ?

Personne ne doute que, du point de vue de sa volonté consciente ainsi que du point de vue de sa composition organique, le prolétariat subit des transformations importantes au cours de son combat révolutionnaire. Il est EVIDENT que le prolétariat en train de chercher à élargir par tous les moyens sa dictature sur le reste de la société, qui tente d'étendre le secteur collectivisé qu'il a créé, possède une volonté consciente qui n'est pas identique à celle du prolétariat lorsqu'il se bat dans une grève parcelaire en période de pleine expansion du capitalisme. Il est aussi vrai qu'un prolétariat qui parvient à élargir chaque jour le secteur qu'il a collectivisé est un prolétariat qui transforme chaque jour de nouveaux travailleurs en "prolétaires" et donc, s'aggrandit régulièrement. Il n'est pas moins vrai enfin que le prolétariat en train de travailler dans un secteur collectivisé agit différemment du prolétariat au sein de la société capitaliste.

Tout cela est juste, et peut être résumé par une constatation : la vie du prolétariat n'est pas la même lorsqu'il subit passivement la dictature du capital et lorsqu'il exerce sa dictature pour s'affranchir définitivement.

On aurait pu s'en douter...

Mais, une fois cette constatation faite, le problème reste le même, la question en suspens : QU'EST-CE-QUI POUSSE LE PROLETARIAT, AU COURS DE CETTE PERIODE, A CONTINUER SON COMBAT REVOLUTIONNAIRE ? ET POURQUOI LE PROLETARIAT SEUL CONTINUE D'ETRE LA CLASSE REVOLUTIONNAIRE ?

En fait, pour véritablement tenter de répondre à ces problèmes, il fallait commencer par répondre à deux autres questions :

1) Pourquoi la classe ouvrière est-elle la seule classe révolutionnaire face au capital ?

2) Comment la classe ouvrière continue-t-elle d'être exploitée après la prise du pouvoir ?

POURQUOI LE PROLETARIAT EST REVOLUTIONNAIRE ?

Le prolétariat trouve les déterminations de sa nature révolutionnaire dès sa naissance,

1° : dans les rapports matériels qui le lient aux moyens de production, objets et moyens de travail.

2° : dans les rapports sociaux qui le lient au capital, considéré non pas en tant que moyens matériels de production, mais en tant que rapport social.

Il nous faudra donc distinguer d'une part le système de production capitaliste en tant que façon matérielle de produire, d'associer le travail vivant au travail mort ; d'autre part, le système capitaliste en tant qu'ensemble de rapports sociaux liant entre eux les différentes classes économiques de la société.

Considérons la classe ouvrière dans le capitalisme DU POINT DE VUE DE LA FACON MATERIELLE DE PRODUIRE. Sa spécificité par rapport aux autres classes de la société réside dans le fait qu'elle constitue la force vivante du travail associé. Contrairement au petit paysan, à l'artisan, au petit commerçant, aux membres des professions libérales, etc., l'ouvrier industriel travaille, produit de FACON COLLECTIVE. Il ne réalise qu'une part de plus en plus infime du produit global au sein d'une division du travail toujours croissante. Son rapport avec les moyens de production est un rapport avec des moyens de plus en plus gigantesques. Il est un rapport objectivement collectif.

C'est face aux crises économiques de la société que les classes révèlent leur véritable nature historique. Or, de par sa situation de producteur collectif, le prolétariat ne peut pas envisager, face à une crise économique, de solution individuelle fondée sur la propriété privée. Le paysan ou l'artisan, travailleurs "indépendants", qu'ils soient ou non propriétaires de leurs moyens de production, ne peuvent devant une

crise qu'éprouver la plus parfaite méfiance vis-à-vis de toute collectivisation des moyens de production. Ils tendent inévitablement à réagir en préconisant le partage des terres ou la protection de la propriété privée.

Pour l'ouvrier industriel, même illettré, le partage de l'usine en parcelles individuelles est, par contre, un pur non-sens. Situé au coeur même de la production de l'essentiel des richesses de la société, travaillant de façon ASSOCIEE, n'ayant de rapports avec les moyens de production que de façon COLLECTIVE, le prolétariat industriel est la seule classe de la société à pouvoir comprendre, désirer, et réaliser la collectivisation effective et mondiale de la production.

C'est là la première détermination fondamentale qui en fait la seule classe révolutionnaire de notre époque.

Si on considère maintenant le prolétariat au sein du capitalisme envisagé comme ENSEMBLE DE RAPPORTS SOCIAUX, il constitue la seule classe réellement antagonique au capital et à la bourgeoisie. La plus-value, source unique de l'accumulation du capital, travail volé à la classe ouvrière par le capitaliste, est au coeur même des rapports qui lient les deux classes fondamentales de la société. Marx disait que ses deux seules découvertes originales étaient la théorie de la plus-value et le fait que le prolétariat était la classe révolutionnaire de la société capitaliste. Ces deux idées constituent en fait les deux clefs de voûte de la compréhension de la vie sociale sous le capitalisme : l'essence de la vie sociale capitaliste se résume dans la lutte pour la plus-value entre ceux qui la créent et ceux qui la consomment et l'utilisent. Le moteur de l'action du prolétariat est ce combat contre l'extraction de la plus-value, contre le salariat. Tant que le capital domine la société, il y a salariat. Tant que le capital existe, toute l'action du prolétariat est déterminée par l'antagonisme fondamental qui le lie à celui-ci.

Antagoniste direct du capital, poussé en permanence à l'action contre le capital du fait de son exploitation, la position sociale du prolétariat constitue donc

l'autre détermination fondamentale de sa nature révolutionnaire.

Toutes les classes exploitées de l'histoire ont lutté contre leur exploitation. Au sein même du capitalisme, il existe d'autres classes exploitées, qui, à un moment ou à un autre, d'une façon ou d'une autre, sont amenées à s'affronter au capital. Mais du fait que le système capitaliste ne peut être dépassé que par un système fondé sur une collectivisation supérieure du processus de production, la classe ouvrière, travailleur collectif, est la seule qui soit historiquement révolutionnaire.

Classe exploitée et force vivante du travail collectif, ces deux déterminations existent en permanence au sein du prolétariat. De la naissance jusqu'à la dissolution définitive de la classe, ces deux déterminations rendent compte du contenu révolutionnaire des luttes prolétariennes. Le combat contre l'exploitation est le moteur de toutes ses actions; le caractère de travailleur collectif en détermine les formes. Tenter de comprendre n'importe quelle lutte prolétarienne sans recourir à ces deux déterminations, c'est se condamner à inventer des forces sans formes, ou des formes dans force.

Ainsi, de même qu'on ne peut comprendre la forme la plus simple de lutte contre l'exploitation, la grève, sans se référer au caractère de travailleur collectif de la classe, de même, on ne peut saisir la forme qui pousse le prolétariat à collectiviser la production de toute la planète sans comprendre qu'elle est une lutte contre l'exploitation.

Car, tant que le prolétariat existe, c'est-à-dire tant que les classes subsisteront, le prolétariat sera une classe exploitée.

COMMENT LA CLASSE OUVRIERE EST-ELLE CLASSE EXPLOITEE AU COURS DE SA DICTATURE REVOLUTIONNAIRE ?

On est souvent étonné en apprenant qu'il y a eu des grèves ouvrières dans la Russie soviétique des premières années (dès 1917). C'était pourtant une période d'euphorie révolutionnaire, une période au cours

de laquelle les soviets ouvriers étaient encore pleins de vie révolutionnaire, les travailleurs collectivisaient tout ce qu'ils pouvaient, le pouvoir ouvrier se dressait sur les ruines encore fumantes de l'ancienne société.

Certains expliqueront ces grèves par l'opposition entre le mouvement révolutionnaire des travailleurs et la nature "anti-ouvrière" du parti bolchevik. D'autres parleront plutôt de l'influence néfaste de partis bourgeois comme les mencheviks qui poussaient les travailleurs à faire des grèves pour affaiblir la situation du parti bolchevik prolétarien.

La réalité est qu'il ne suffisait pas que le prolétariat russe ait pris le pouvoir politique en Octobre 1917 pour qu'il cessât d'être exploité par le capital mondial.

Le prolétariat peut s'emparer du pouvoir dans un pays, il peut collectiviser tout l'appareil productif et éliminer tout échange au sein du secteur collectivisé en rendant gratuits tous les biens et services, sa survie économique n'en sera pas moins dépendante du reste des pays, ainsi que des secteurs non collectivisés dans son propre pays. (voir les paysans en Russie, contre le prolétariat). Au sein de ce pays, le prolétariat pourra s'aménager de meilleures conditions de travail (réduction du temps de travail, transformation de la vie dans les usines, etc.), mais il ne pourra le faire qu'à l'intérieur des limites que lui imposent inévitablement les nécessités de l'échange avec le reste du monde. Que les pays capitalistes décident de bloquer toutes les exportations vers le pays en insurrection, ou tout simplement, d'augmenter leur prix de vente, et les travailleurs qui, pourtant, détiennent le monopole de tout l'armement au sein de leur territoire, qui, pourtant, sont en plein exercice de leur dictature révolutionnaire, se verront contraints pour survivre de s'imposer les pires rationnements ou d'augmenter leur temps de travail. Seule l'extension géographique de la révolution permet d'atténuer cette dépendance.

L'exploitation capitaliste est mondiale, et tant que le capital n'est pas détruit à l'échelle de la planète, tant que l'échange marchand subsiste quelque part dans le monde, le prolétariat ne pourra cesser d'être une classe exploitée dans aucune

zone.

La fin de l'exploitation capitaliste n'advient qu'avec l'intégration de tous les travailleurs du monde dans le prolétariat révolutionnaire, c'est-à-dire avec la dissolution du prolétariat dans l'humanité.

La force qui pousse le prolétariat à continuer son combat révolutionnaire au lendemain de la prise du pouvoir n'est donc pas différente de celle qui l'a amené à la prise du pouvoir : la lutte contre son exploitation.

ooOoo

Au lieu de patauger prétentieusement dans le monde simpliste des abstractions, les philosophes de la "négation" feraient bien de s'élever au niveau concret des processus REELS. Ils comprendraient alors facilement la vacuité de leurs raisonnements.

L'intervention des révolutionnaires

Lorsqu'on a comme idée que "les luttes révolutionnaires" sont la "négation" des luttes revendicatives, lorsqu'on ne peut envisager la "classe révolutionnaire" que comme une "négation" de la "classe salariée", que peut-on dire aux travailleurs qui s'engagent actuellement dans des luttes salariales ? Hembé répond :

"Les communistes sont présents dans la mesure du possible, dans les luttes, aussi petites soient-elles, et ils y déploient autant d'énergie et d'imagination que les autres travailleurs combattifs, ne serait-ce que parce qu'ils subissent la même exploitation et ressentent la même révolte contre la vie actuelle. Mais ce qui les distingue, c'est qu'ils proclament ouvertement, à contre-courant lorsqu'ils refusent encore de le reconnaître, que l'approfondissement de la crise et

"les revers actuels sont la condition de la révolution, en ce qu'ils permettent l'expérience pratique de l'impossibilité, à notre époque, pour le prolétariat de se défendre comme simple travail salarié, à l'intérieur de la société capitaliste". (R.I. n°8, page 9)

Parlant de l'intervention des communistes dans les luttes, Marx écrit dans le Manifeste : les communistes "ont sur le reste de la masse prolétarienne l'avantage de comprendre les conditions, la marche et les résultats généraux du mouvement ouvrier".

Convaincu que tout le problème de la marche du mouvement ouvrier se résume à la compréhension de la nécessité de la "négation" des luttes revendicatives, Hembé ne peut rien comprendre à ce qu'on peut bien faire dans l'une de ces luttes. Ainsi, nous propose-t-il d'y participer, d'y déployer "autant" d'énergie et d'imagination que les plus combatifs des travailleurs, tout en criant : "Tout ça ne sert à rien !" ou, tout au plus : "J'espère que ceci vous servira de leçon et que vous comprendrez enfin qu'on ne peut pas se défendre comme simple travail salarié !". "Il n'y a pas d'issue dans le système !".

C'est vrai que les luttes revendicatives ne peuvent pas aboutir à de véritables conquêtes matérielles au sein du capitalisme décadent. C'est vrai, de même, que c'est une des principales idées que les révolutionnaires doivent dire au sein des luttes. Mais, participer de toute son "énergie" dans une lutte pour répéter en permanence (avec de l'"imagination" suppose-t-on) qu'elle ne sert à rien, qu'à nous convaincre de son inutilité, c'est se condamner à passer pour un imbécile, et à juste titre ! Si nous n'avons rien d'autre à dire, autant rester chez soi !

Hembé veut critiquer l'attitude des trotskystes et leur tactique du "programme de transition" --mettre en avant, dans les luttes, des revendications : elles sont irréalisables dans le capitalisme, les révolutionnaires le savent, mais les ouvriers sont supposés l'ignorer totalement ; une fois que la classe les fait siennes, on est sûr d'arriver à un affrontement révolutionnaire puisqu'elles ne peuvent être réalisées pour la plupart, qu'après la prise du pou-

voir par les travailleurs ; c'est le mécanisme simple de la carotte qu'on tient en face de l'âne pour le faire avancer--. Mais la critique concrète aboutit à une attitude aussi absurde que celle des trotskystes.

Hembé nous dit à plusieurs reprises dans l'article que "les luttes immédiates sont nécessaires". Pourquoi ? Parce qu'il faut que la classe "fasse et refasse l'expérience pratique de l'impossibilité du réformisme". Et de nous rappeler à sa façon la fameuse idée de Marx : "Les hommes ne bouleversent leurs rapports sociaux que lorsqu'ils ont épuisé toutes les possibilités de les rafistoler". (page 3, R.I. n°8)

Si telle était la seule utilité des luttes immédiates, les révolutionnaires n'auraient pas plus à y participer qu'aux guerres impérialistes.

Mais ces combats parcellaires ont une autre fonction pour le prolétariat. C'est à travers eux que les ouvriers prennent conscience de leur appartenance à une classe, c'est à travers eux que se forge l'unité de la classe.

Une classe qui ne résiste pas à l'exploitation de façon permanente ne sera jamais capable de se lancer dans un combat révolutionnaire.

Le désir conscient ne se développe qu'avec la possibilité de sa réalisation. Si l'humanité ne se pose que les problèmes qu'elle peut résoudre, les travailleurs ne commencent à se poser le problème du projet révolutionnaire qu'au fur et à mesure que les forces nécessaires à sa réalisation commencent à apparaître clairement devant ses yeux. Or, la classe ouvrière ne possède que deux armes pour sa tâche révolutionnaire : sa conscience et son unité. Deux armes qu'elle ne découvre qu'au cours de ses luttes.

Les idées révolutionnaires ont une résonance complètement différente lorsqu'elles sont énoncées dans un isolement électoral ou lorsqu'elles sont discutées par un groupe de grévistes. Entre ces deux situations, il y a le gouffre qui sépare l'individu ouvrier, isolé, impuissant, du travailleur qui découvre dans une grève la

force qui bout dans les entrailles de sa classe.

Les communistes qui se donnent les moyens de "comprendre les conditions, la marche et les résultats généraux du mouvement ouvrier", savent que ces luttes peuvent à tout moment se transformer en véritables combats révolutionnaires.

Ils ne disent pas abandonnez vos luttes car elles ne servent à rien. Mais ils proclament au contraire : renforcez vos luttes, étendez-les, prenez les moyens les plus radicaux et les plus politiques, car là ou vous ne voyez que des luttes économiques se forgent en fait les armes de votre seule victoire matérielle désormais possible : LA REVOLUTION SOCIALISTE.

R. Victor

"Nous ne nous présentons pas au monde
"en doctrinaires armés d'un nouveau
"principe : Voici la vérité, mets-toi
"à genoux... Nous ne lui disons pas :
"Abandonne tes luttes car ce sont des
"sottises ; nous ne faisons que lui
" montrer la vraie raison de son combat.
"La conscience est quelque chose qu'il
"doit faire sienne, qu'il le veuille
"ou non ! "

MARX